

Médiathèque Valais St-Maurice

Lundi 27 avril

12.30-13.30



Jean-Philippe Rapp

Lundi 27 avril 2015, la Médiathèque reçoit Jean-Philippe Rapp pour partager la mémoire de ses souvenirs et évoquer ses « Conversations du soir » avec Georges Haldas.

« Passer de l'éphémère à l'essentiel. Un rituel simple pour moi pendant longtemps. Juste un boulevard à traverser, le matin... L'ami est là. Comme une vigie. »(J-P Rapp, Zig Zag)

«Ce devint une pratique quotidienne, un indispensable rendez-vous. Avant de pénétrer dans l'établissement, je l'observais un instant par-delà la devanture. Penché, recroquevillé, le nez sur sa feuille, totalement concentré. La tête légèrement penchée parce qu'un œil était meilleur que l'autre. Ou moins mauvais. Rituel. Si vous vous approchiez un peu rapidement de sa table, il vous regardait, un instant troublé. Il fallait annoncer votre venue d'un vigoureux «Bonjour Georges ». (J-P Rapp-G. Haldas, Conversations du soir)

Impossible

De se nommer soi-même

Un autre un jour dira

Ce que vous fûtes

Les vrais amis sont ceux

Qui demain feront naître

A jamais votre voix

Le reste est gaspillage (Georges Haldas)

Jean-Philippe Rapp et **Georges Haldas** ont partagé des années durant, respect réciproque et amitié. Compagnons au sens premier du terme, ils se sont entretenus en direct dans nombre d'émissions. Et puis il y eut les échanges plus intimes, la nécessité de « *parler totalement vrai* » et pour Jean-Philippe Rapp, de partager ce privilège !

Jean-Philippe Rapp naît à Gland en 1942. Son père est vaudois, sa mère, valaisanne. Après une maturité classique, des études de Lettres et en Sciences politiques à l'Université de Genève, il débute sa carrière, en 1968, dans le journalisme au «*Journal de Nyon*» avant de rejoindre l'émission de télévision d'été «*La Suisse en vacances* ».

Reporter puis, de 1981 à 1986, codirecteur de l'émission «*Temps Présent*», directeur du Festival Médias Nord-Sud, créateur et animateur de TJ Midi, présentateur de TJ Soir, il met en place, en 1996, l'émission «*Zig Zag Café* », dont il assure l'animation et la production jusqu'en 2005.

Il continue aujourd'hui à mener une vie très active comme directeur du Festival du film au Diablerets, modérateur dans divers débats, journaliste pour divers TV régionales.

Un journaliste de convictions et de passion.

«Le métier qui consiste à définir tous les jours, et en face de l'actualité, les exigences du bon sens et de la simple honnêteté d'esprit ne va pas sans danger. A vouloir le mieux, on se voue à juger le pire et quelquefois aussi ce qui est seulement moins bien. De ce métier à la

prétention ou à la sottise, il n'y a qu'un pas. Le danger, laisser entendre que nous croyons avoir le privilège de la clairvoyance et de la supériorité de ceux qui ne se trompent jamais.

(A. Camus, Le journalisme critique, in Actuelles, chroniques 1944-48)

« Nous avons tenté de faire une télévision digne par notre engagement professionnel. Une télévision qui offre la même dignité aux invités. Afin qu'ils soient à leur meilleur. Sans franchir les limites des questions indécentes.

Nous avons cherché à rendre dignes les téléspectateurs, c'est-à-dire fiers de ce qu'ils regardent. » (J-P Rapp, Zig Zag).

« Quand la lumière s'allume sur la caméra, quand commence l'interview, être prêt. Désormais plus rien ne compte que les minutes que nous allons vivre. La chose la plus importante du monde. Une concentration totale à l'écoute de l'autre. Pour relancer le dialogue, pour gérer les silences. » (J-P Rapp, Zig Zag)

Pour « Temps Présent », en Afrique : « Regards alternés » et un portrait de Sankara

*« Il faut que je range mes carnets de notes. Certains sont africains, du pays de Thomas Sankara. Rappelez-vous. Temps Présent. « **Regards alternés** ». Objectif : faire le portrait de deux hôpitaux, l'un au Nord. L'autre au Sud. A Genève et à Ouagadougou. L'un surdoté et trop onéreux pour une communauté, l'autre totalement démuné. Mais comment aller au-delà de ces idées reçues ? (Zig Zag)*

*« Temps Présent » avait sous l'impulsion de Jean-Philippe Rapp et celle de Jean-Claude Chanel, Serge Théophile Balima et Azod Sawadogo produit **en 1983 une série d'émissions d'analyse comparée de l'hôpital de Ouagadougou et de Genève**. Une collecte auprès du public suisse ayant répondu à leur appel, ils ont pu -avec l'aide du Ministère de la santé du Burkina construire une clinique pédiatrique. De cette collaboration burkinabé-helvétique est née une amitié : Rapp a, à plusieurs reprises, eu de longues conversations avec Sankara (1949-1987). Le résultat ? **Un portrait de Sankara diffusé par la télévision romande et le présent livre, Sankara. Un nouveau pouvoir africain**. Sankara tente, avec un remarquable sens pédagogique, d'expliquer son projet politique et les racines personnelles, idéologiques qui le nourrissent.»*

(Sankara. Un nouveau pouvoir africain, Jean Ziegler, Entretiens avec J-P Rapp, Avant-propos)

« Août 1984. Nuit profonde. Thomas Sankara parle depuis longtemps. Il a posé à la patère d'entrée la pelisse du pouvoir, j'ai mis de côté le stylo du journaliste. Nous prenons le temps des convergences, des ouvertures sur soi, des échappées vers l'essentiel et le vital. Il me confie alors un souvenir.» (Zig Zag)

Lundi 9 septembre 1996, Zig Zag, première.

« L'objectif : faire pièce à la concurrence de 13 heures sur les chaînes concurrentes et vérifier une idée : si nous avons pris le temps de converser avec un inconnu croisé dans la rue ou entrevu dans un tram, un train, peut-être celui-ci nous aurait-il raconté une histoire. La sienne. Extraordinaire ou non. ...

« Un être humain est fait de songes, de paris et de chagrins, de bonheur et de regrets, d'égoïsme et de don de soi. Nœud de relation, il est pourtant unique et irremplaçable. Il est aussi lieu de questions, de doutes. Il lui manque souvent des lieux pour le dire, des gens pour l'entendre. Notre tribune fut parfois ce lieu. Et quand le rideau sera tombé, que d'autres auront pris le relais, nous garderons en mémoire quelques traces. Des regards et des paroles, semblables à ces nuées d'oiseaux migrants qui virevoltent dans le nuage qu'ils forment. Puis disparaissent à l'horizon, rendant au ciel sa transparence. Qui semble encore un instant habitée. Comme une respiration. Un moment de vie. » (Zig Zag)

Comme directeur du Festival Médias Nord-Sud créé en 1983.

lieu d'ouverture sur le monde et de réflexion sur le développement de la planète et les enjeux

du futur, et qui réunit les acteurs majeurs d'une problématique donnée, et articule concours de films documentaires, colloques télévisés, expositions et grandes soirées autour, entre autres, de l'impact de la Chine (2005), de l'Inde, future puissance mondiale (2007), des Rencontres de Jaipur (2008), du climat, du pétrole.

Comme directeur du Festival du Film des Diablerets créé en 1969.

qui célèbre la montagne, l'environnement, l'exploit et le dépassement de soi. Rendez-vous surtout pour les maîtres cinéastes-animaliers, les fervents de la grimpe et des sports extrêmes.

Entre autres projets.

« J'ai un vieux rêve au fond de ma tête : je serais instituteur, dans un petit village au fond du Valais, mais avec des élèves en bas âge. Je leur raconterais un peu des choses auxquelles je crois ou encore, j'écrirais pour moi. » (Interview Serge Bimpage)

C'est ainsi qu'après nombre de projets menés avec Georges Haldas.

« 1989. Un programme d'une durée exceptionnelle. Douze heures. Nous sommes à Genève. Aux HUG. C'est Noël. Georges veut le célébrer, non par la dinde, par un moment de pacotille. Mais le rappel de la présence de la souffrance dont il disait qu'elle était certainement « le vecteur le plus puissant entre les hommes ». Midi-minuit à parcourir cet hôpital depuis les urgences jusqu'à la maternité. Parce que toute la vie en ce lieu était résumée. Joie et promesse de la naissance, douleurs et angoisses devant la maladie, mort que l'on gomme de plus en plus en ces lieux. » (J-P Rapp-G. Haldas, Conversations du soir)

« 1994. Pouvoir l'emmenner à Jérusalem et dans les territoires occupés, cinq émissions du vendredi saint au dimanche de Pâques. Le jardin des oliviers, Bethléem et le rôle des femmes. Hébron, le tombeau d'Abraham, les manifestations dans les rues l'évocation de la vie monacale dans un monastère du désert. Emmaüs et ses compagnons évoqués dans le quartier arménien de Jérusalem. » (J-P Rapp-G. Haldas, Conversations du soir)

En 1995, Georges Haldas publie **Pâques à Jérusalem**, ouvrage qu'il dédie à Jean-Philippe Rapp et qui est conçu à partir des cinq émissions présentées en 1994, en direct de la Ville sainte par la TSR.

« Pas de doute que le grand absent aujourd'hui à Jérusalem, c'est le Christ. A quoi il nous faut aussitôt ajouter qu'il n'aura jamais été en nous plus présent. Mais en quel sens ? Et pourquoi ce défi, à la fois, et ce paradoxe ? C'est bien ce dont j'aimerais rendre compte ici. A partir du premier voyage qu'il m'a été donné de faire en Israël. Au printemps 1994. Avec un objectif précis : réaliser, sur l'initiative de Jean-Philippe Rapp, une série de cinq émissions télévisées sous le titre général Pâques à Jérusalem. Portant sur la passion, la mort et la Résurrection du Christ, mais en relation avec le dur conflit actuel entre Israël et les Palestiniens, ces frères ennemis. Tandis que venait de s'amorcer entre eux un difficile processus de paix. (Georges Haldas, Pâques à Jérusalem)

Jean-Philippe Rapp entreprend d'écrire avec lui, une «Conversation du soir»

Et puis il y eut des échanges plus intimes, un dialogue singulier, la nécessité de « parler totalement vrai » et pour Jean-Philippe Rapp, de partager ce privilège !

« Georges Haldas me devint alors indispensable un peu comme mon propre père dont j'avais espéré la dernière conversation, celle qui fait d'un fils un homme. Le mien partit brusquement après avoir ébauché cet échange. D'une certaine manière l'amitié fraternelle de Georges allait se muer pour moi en filiation élective. Savoir pourquoi cet homme écrivait, je commençais à le comprendre, mais pourquoi écrivait-il pour moi ? Non que je sois à l'origine de quoi que ce soit, sauf, peut-être, pour Pâques à Jérusalem. Mais par ces résonances qui ébranlaient parfois jusqu'au tréfonds de mon être et de mes

questionnements. C'est alors qu'il me proposa d'entrer en un dialogue singulier. Il en choisit le titre « **conversations du soir** » ; nous savions tous les deux qu'il était alors question d'un travail dont nous n'espérions par l'inéluctable fin. Mais pourquoi le faire ? L'œuvre de Georges Haldas est gigantesque. Il suffit de s'y plonger totalement. Pourquoi converser de plus en plus tard, jusqu'au crépuscule, jusqu'au silence ? Nous rêvions de faire un ouvrage majeur. L'ébauche est entre vos mains. Mais l'essentiel aussi. En un mode intime. Pour le passage demain, je remettrai mes pas dans les siens, d'Arcadie à Jérusalem, d'Argostoli au bord de l'Arve, de Saïd, du Café de la Paix au Mont-sur-Lausanne. Et j'appréhende parce qu'on dit toujours que le chagrin nous rattrape. Pour l'heure je voudrais simplement dire ces moments qui se succédèrent mais ne nous suffirent pas. ».(J-Ph. Rapp-G. Haldas, Conversations du soir)

JPHR : « Les seuls vrais paradis sont les paradis perdus » disait Proust

GH : « Oui, quand on va quitter les choses, quand on en est séparé, elle prennent tout à coup une valeur qu'on ne leur attribuait pas au moment où on les vivait. Les éléments de la vie quotidienne peuvent devenir une habitude, une routine et par conséquent émoussent les émotions. Au moment de l'agonie, c'est-à-dire du grand passage vers l'inconnu, ils reprennent un prix en devenant inaccessibles, ils commencent à briller d'une lumière, si vous me pardonnez le terme un peu emphatique, tout à fait paradisiaque. Vrai pour les choses ordinaires, encore bien davantage à la perte d'un être cher, devant une rupture, un bouleversement. Cette relation à laquelle on portait moins d'attention, on prend soudain conscience qu'elle n'existera plus. Avec un double effet : l'embellissement et la douleur, « *j'ai perdu un être d'une valeur infinie, j'ai oublié de lui dire que je l'aimais, je n'ai pas su trouver les gestes* ».

JPHR : Donner du sens à sa vie ?

GH : « Réussir sa vie, ça ne veut pas dire faire quelque chose d'extraordinaire, qui ferait de vous un être exceptionnel aux yeux de tous. Réussir sa vie c'est être simplement un homme vraiment humain, qui rayonne auprès de ceux qui l'approchent, qui donne du courage à vivre, qu'on aime fréquenter, qui nous aide à chercher plus de libertés, plus de vérités. Pour les uns, réussir sa vie, c'est gagner beaucoup d'argent, pour les autres, c'est d'être président de la République. Chacun a un critère de réussite, chacun est responsable de ce critère et nous n'avons pas à le juger, et on peut ne pas le partager. »

« Il y a quatre expériences fondamentales, la souffrance qu'on découvre constamment en dehors et en soi, la solitude qui s'accroît au fur et à mesure que l'âge avance, l'absurdité et l'expérience finale de l'agonie, l'entrée dans la mort. C'est à travers ces quatre expériences que l'homme fait l'apprentissage de la vie, c'est à dire teste ses capacités de pouvoir les endurer sans se laisser décourager. Même dans les moments les plus douloureux, on parvient parfois à se situer en dehors de manière à pouvoir supporter. Cela peut se transformer en un apport considérable qui nous fait progresser en nous-mêmes parce que nous découvrons des ressources que ces expériences cruelles nous révèlent.

JPHR : Et vous avez parlé de mélancolie et de désespoir.

GH : « Le sentiment de la mélancolie, je l'éprouve continuellement, toute fête qui finit est mélancolique. Quand vous mettez de l'ordre dans l'appartement, il reste sur la table un verre à demi plein, le regard que je porte sur ce verre est mélancolique, je dis la fête est finie, ils sont tous partis. La conscience du temps qui passe naît de notre besoin que les choses durent. »

JPHR : Une dernière question, quand votre père vous dit « ne va pas tout comme moi, rater ta vie », au fond, il se trompe, il n'a pas raté sa vie.

GH : « C'est toujours par la perte que la vie s'ouvre à quelque chose. Ce n'est pas par les réussites. C'est par la perte. Mon pauvre père disait « j'ai raté ma vie ». En réalité il m'a légué en héritage sa souffrance, ce qu'il appelait son ratage, les grandes questions, ce sentiment aussi que le plus important c'est d'avoir le sens de l'autre, de vivre et de dire des

choses pour les autres. Il m'a légué quelque chose d'incomparable, la richesse humaine, précisément parce qu'il avait l'impression d'être perdu. Les gagnants vivent pour eux-mêmes, les perdants inspirent, et quand nous parlons de la poésie, vous verrez que la grande poésie est toujours liée au malheur, parce que c'est là où il y a la perte qu'on donne plus. C'est là où il y a le creux que l'eau descend, elle ne monte pas sur les sommets. Voilà pourquoi je dirais qu'il est vrai que mon père a été un grand perdant, mais cette défaite a été pour moi le plus grand enrichissement, il m'a transmis quelque chose qu'il n'aurait peut-être pas su me donner avec ce qu'on appelle socialement une réussite. »

Georges Haldas naît en 1917, de père grec et de mère suisse. Les premières années de son enfance, il les passe à Céphalonie, puis, installé avec ses parents à Genève, il demeure dans cette ville la plus grande partie de sa vie.

Après ses études de Lettres à l'université, il travaille successivement dans une agence de presse, exerce le métier de correcteur, préfacier aux éditions *Rencontre*, de libraire, éditeur, critique littéraire.

Ainsi, pendant nombre d'années durant lesquelles poèmes, essais, carnets, chroniques, traductions tissent la trame de sa production littéraire, Il remplit ainsi ses journées de mille et une besognes propres à ces activités mais sans jamais oublier son travail d'écriture.

« Dès l'âge de 18 ans et dans des conditions très précises, mais pour des raisons qui m'échappent et m'échapperont toujours, j'ai pris conscience confusément d'abord, puis avec plus d'évidence toujours, au fil du temps, qu'une chose pour moi, était devenue capitale ; écrire des poèmes. Et non seulement en écrire, mais encore consacrer ma vie au fait de les écrire. Et, par la suite, même, organiser ma vie en vue de cela. Et de cela seul. De manière à être le plus disponible à ce que j'ai appelé « l'émotion poétique ». De dire ce que je sentais de la vie, ce que j'y percevais, y découvrais sans cesse ; et qu'il était impossible, pour moi, de ne pas transmettre ou, si l'on veut, de partager. Ecrire. Très bien. Mais pour dire quoi de la vie ? Ses merveilles en même temps que son tragique ; son énigme ; la mélancolie du temps qui passe ; l'amour et la mort ; le vertige du sens et celui du non-sens ; le désespoir et la fraternité ? » (G. Haldas, *Le Grand Arbre de l'Homme*)

Georges Haldas laisse une œuvre de près de cent titres. Aux cafés, au football, aux repas, aux quartiers de Genève, il trouve une légende. *Boulevard des Philosophes* (1966) et *Chronique de la rue Saint-Ours* (1973), rendent hommage au père grec et à la « petite mère ». N'évoquant jamais sa vie privée, mais plutôt sa vie intérieure, il tire de son existence, en quelques volumes, la confession « d'une graine » qui s'épanouit dès l'adolescence, pour fonder un véritable « Etat de poésie », « *état de réceptivité extrême* ».

« Ces passages d'un train dont la rumeur, dans la campagne, le soir, lentement décroît – et c'est chaque fois un peu ma vie, avec l'enfance, qui se déchire ».

Ainsi nous revivrons
Dans un nouveau printemps
Comme avant nous verrons
Refleurir les fontaines
Et des barques légères
Remonter le courant
Le fleuve sera large
Et brillant...

Georges Haldas

Geneviève Erard